

Monologue à plusieurs voix

Montaigne et le dialogue

Anders Toftgaard

The Royal Library

Noting that both the earliest readers of Montaigne's *Essais* and their modern counterparts have likened them to a dialogue with a friend, this article seeks to explore the work's dialogic characteristics. The humanist dialogue is an obvious precursor to the *Essais*, and even though Montaigne voiced dissatisfaction with Plato's dialogues, he aspired to match Plato's style, not least in achieving a conversational tone. Three different elements of dialogue are analysed: the "Dialogue of One" between the different parts of Montaigne's mind, the dialogue between the author and the writers quoted and paraphrased, and the use of direct address to the reader to invite or provoke the reader to enter into dialogue with the author. This essay is concerned to show how Montaigne uses the dialogue to create an entirely new genre, poised between monologue and dialogue.

Keywords: Michel de Montaigne (1533–1592), Frederik Thorkelin (1904–1997), Francesco Petrarca/Petrarch (1304–1374), Platon, Socrates, *Les Essais*, Essay, dialogue, humanist dialogue, monologue, soliloque, conversation, letter, reading, voice, apostrophe, art of citation, the age of dialogue, friendship

Je parle au papier comme je parle au premier que je rencontre
Michel de Montaigne¹

Au premier abord, les *Essais* de Montaigne pourraient sembler monologiques. Non exempt de fausse modestie, Montaigne explique dès « l'avis au lecteur », son choix de parler de lui-même « Ainsi, lecteur, je suis moy-mesmes la matiere de mon livre: ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un subject si frivole et si vain » (« Au Lecteur » : 27). C'est en raison de leur ressemblance avec des soliloques, que les *Essais* ont été considérés comme une des sources des monologues des tragédies shakespeariennes, notamment *Hamlet* (Cf. Shapiro 2006, en particulier le chapitre intitulé « Essays and soliloquies »). Ce nonobstant, les *Essais* de Montaigne entretiennent une relation étroite avec le genre littéraire du dialogue tel qu'il a été pratiqué à la Renaissance et, de façon plus générale, avec la conversation.

Aucun genre littéraire n'est créé *ex nihilo* et les *Essais* de Montaigne, depuis les travaux de Villey (1908), Friedrich (1949) et Schon (1954) sur leurs sources et genèse, ont été rapprochés de maints genres littéraires : recueils de lieux communs, de sentences et d'exemples, « diverses leçons », épîtres, diatribes, discours et autres « formes ouvertes » de littérature en prose. Ces recherches ont également montré, ainsi que l'avait fait l'historien du dialogue, Hirzel (1895), la relation existant entre les *Essais* et le genre-roi de la Renaissance : le dialogue. Une filiation depuis confirmée par de nombreux chercheurs dont Kushner en 2004. Même si Montaigne estime parfois « trainans les dialogismes de Platon », Les *Essais* témoignent de considérations positives sur la méthode dialogique de Socrate et de Platon. La poétique sous-jacente aux *Essais* ressemble aux poétiques des auteurs de dialogues contemporains de Montaigne et, dans la construction du texte, il y a de nombreuses ressemblances entre le dialogue et l'essai. D'un point de vue pragmatique, si l'on considère l'histoire de la réception des *Essais*, nombreux sont les lecteurs qui, en lisant Montaigne, ont eu l'impression d'entamer un dialogue avec un ami.

Lecteurs en conversation avec l'ami Montaigne

C'est ce caractère littéraire, celui du dialogue avec un ami, qui est avancé par le collectionneur danois des œuvres de Montaigne, Frederik Thorkelin, pour expliquer son attachement profond à son exemplaire de l'édition L'Angelier des *Essais* de 1588 (Thorkelin, 1971/1974, p. 109) : « D'une lecture pure et simple de ses *Essais*, il s'est développé une sorte de dialogue ; j'ai eu le sentiment d'avoir une conversation avec un ami fidèle, qui offrait toujours conseil et appui dans les épreuves de la vie. » Nombre de lecteurs ont l'impression que Montaigne s'adresse à eux directement comme on parle à un ami, et c'est pour ces mêmes raisons que l'association créée autour de son œuvre en 1913 prit le nom de Société des *Amis* de Montaigne. Paradoxalement Montaigne souligne combien les amitiés sont rares : « c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles » (I 28 : « De l'amitié », 190) et lui-même à une certaine époque pensait n'avoir eu qu'un seul ami, à savoir le célèbre Étienne de La Boétie qui mourut en 1563 à l'âge de 32 ans. Selon leur l'auteur, les *Essais* ont servi de substitut aux entretiens avec cet ami unique malheureusement disparu.

Frédéric Thorkelin (1904–1997), issu d'une famille de bibliophiles ayant par deux fois légué des collections importantes à la Bibliothèque Royale danoise (cf. Dal 1957), a commencé en 1941 à réunir un ensemble d'ouvrages de Montaigne et sur Montaigne, collection léguée à sa mort à la Bibliothèque Royale danoise. En 1968, Frédéric Thorkelin parvient à acquérir un exemplaire de l'édition de 1588, un ouvrage que Montaigne aurait pu tenir entre ses mains, conservé avec sa

reliure d'origine. Dans sa description de ce livre Thorkelin poursuit son discours sur l'intimité qui s'imisce entre le lecteur et l'auteur : « Quand je prends mon exemplaire de 1588 dans mes mains, je crois presque entendre la voix de Montaigne et voir son sourire un peu sceptique, mais toujours bienveillant » (Thorkelin 1971/1974 : 109).

Comme Frédéric Thorkelin, les lecteurs de Montaigne ont tendance à interpréter la lecture de Montaigne comme une conversation avec l'ami Montaigne. Cela vaut pour les lecteurs danois du XXe siècle comme pour les premiers lecteurs. Lors de la publication de la traduction danoise complète des *Essais* en 1992, la traductrice Else Henneberg Pedersen expliquait comment Montaigne pendant le travail de traduction « était devenu un ami avec qui j'ai parlé, même à voix haute » (Rasmussen, 1993) et le grand spécialiste danois de Montaigne, Andreas Blinkenberg (1893–1982), a achevé sa belle monographie sur Montaigne par un bref dialogue imaginaire avec Montaigne (Blinkenberg 1970 : 314–317, cf. Bailbé & Durand 1974).

Les premiers lecteurs de Montaigne ont eux aussi conçu la lecture de Montaigne comme une conversation et à propos de leurs annotations marginales, Balsamo a constaté qu'ils « entretenaient avec Montaigne une véritable conversation, au fil des *Essais*, révélant, parfois, par leurs réactions favorables ou indignées, ce qui dans les *Essais* plaisait ou choquait » (cf. Balsamo 2004 : 145). La « fille d'alliance » de Montaigne, Marie Le Jars de Gournay (1565–1645) qui a entrepris la tâche colossale de publier l'édition posthume des *Essais*, les avait lus à l'âge de 18 ans après quoi, mue par un désir de connaître l'écrivain, elle s'est rendue auprès de Montaigne à Paris et a établi avec lui et sa famille une relation d'amitié. Une amitié qu'elle a ensuite comparée avec celle, idéale, unissant Montaigne à Étienne de La Boétie. Dans sa préface à l'édition posthume des *Essais*, publiée en 1595 (Montaigne 1595/2007 : 23), elle nous explique comment elle a passé quatre ans en compagnie de son ami Montaigne, tout comme celui-ci avait passé quatre ans avec son ami de La Boétie. Déjà dans l'expérience de Marie de Gournay, la conversation et le désir d'amitié figurent au premier plan dans la réception de l'ouvrage par un lecteur.

Des voix imprimées

Parmi les nombreux surnoms éloquentes qualifiant la Renaissance celui « d'âge du dialogue » est revenu à plusieurs reprises ces dernières années (Kushner, 2004 : 16, Godard 2001 : 5–12). À la Renaissance, les genres littéraires de l'Antiquité, pour la plupart, ont été repris et mis à jour, et cela vaut particulièrement pour le genre du dialogue. Les humanistes ont redécouvert l'écriture du dialogue, un genre auquel

ils se sont essayés, à l'imitation des grands auteurs de dialogues de l'Antiquité, d'abord en latin puis en langage vernaculaire.

Suite au dialogue médiéval sous forme de questions et de réponses — créé sur le modèle des dialogues de saint Augustin — le dialogue latin de Cicéron a été repris par Leonardo Bruni au début du XV^e siècle avec les *Dialoghi ad Petrum Paulum Histrum* (1403–1406) et transposé en italien dans les années 1430 par Leon Battista Alberti avec, en particulier, *I Quattro libri della famiglia*. Déjà, annonciateur de la fortune d'un genre, Francesco Petrarca avait, avec son *Secretum* (*Mon secret*, 1342–43), composé un dialogue entre lui et saint Augustin, un débat à mi-chemin entre le dialogue médiéval et le dialogue humaniste. Avec sa remise en lumière des lettres de Cicéron, Pétrarque avait en outre relancé l'intérêt de la Renaissance pour une autre forme dialogique, la lettre, qui depuis l'Antiquité était considérée comme la moitié d'un dialogue.²

Le dialogue humaniste du XV^e siècle, sous la plume d'auteurs tels que Leonardo Bruni, Poggio Bracciolini, Lorenzo Valla, Giovanni Pontano est principalement, à l'exception d'Alberti, rédigé en latin. Au XVI^e siècle, au moment où Erasme de Rotterdam en Europe du Nord élève le dialogue latin vers de nouveaux sommets, des chefs d'œuvres rédigés en italien voient le jour à l'image de *Gli Asolani* (1505) par Pietro Bembo, *Il Cortigiano* (1528) par Baldassare Castiglione, les *Dialoghi* (1542) de Speroni Sperone et les *Dialoghi* de Torquato Tasso (écrits entre 1578 et la mort du Tasse en 1594). Le genre est désormais utilisé dans tous les domaines de la connaissance humaine et en 1632, cas sans doute le plus célèbre, Galileo Galilei (1564–1642) diffuse ses résultats sous forme d'un dialogue dans *Dialogo sopra i due Massimi sistemi del mondo, Tolemaico e Copernicano*.

A la suite de cette floraison de dialogues en langue vernaculaire, une volonté de théorisation se fait jour au début du XVI^e siècle. La redécouverte de la *Poétique* d'Aristote et sa diffusion en traductions et commentaires dans la première moitié du siècle engendrent un vif intérêt pour l'approche théorique des genres littéraires. Carlo Sigonio (1524–1584) compose le *Liber de dialogo* (1562) et en 1574 Sperone Speroni (1500–1588) écrit, contraint par l'Inquisition à défendre ses dialogues de jeunesse, une apologie longue de plusieurs centaines de pages, *Apologia dei Dialoghi*, dans laquelle il inclut des réflexions théoriques sur le genre du dialogue. Cette apologie a été publiée à titre posthume en 1596 dans une réédition des dialogues de Speroni. Au cours des ces mêmes années, Torquato Tasso (1544–1595) écrit *dell'arte del dialogo* (1585), à la suite duquel Speroni l'accusera d'avoir plagié ses réflexions.

Ces traités théoriques représentent tous une approche plus fermée du dialogue que celle, plus ouverte, qui avait été pratiquée dans les dialogues de la première partie du siècle (Cox 1992). Nous sommes effectivement dans une époque postérieure au Concile de Trente (1545–1563) et la mise en œuvre de l'Index, *Index librorum prohibitorum*, joue de fait un rôle dans cette autocensure.

Le développement du genre du dialogue à la Renaissance coïncide — tout comme la Renaissance elle-même en tant que mouvement — avec le développement de l'imprimerie et l'évolution mentale liée au passage d'une culture essentiellement orale à une culture de l'imprimé. La conversation présente dans les dialogues humanistes de la Renaissance du début du XVI^e siècle est réduite au silence et remplacée par une forme dialogique plus marquée par l'écrit. Dans son œuvre sur la révolution de l'imprimé à l'aube de l'Europe moderne, Elizabeth Eisenstein considérait les *Essais* de Montaigne « Perhaps the most ingenious solution devised to meet the new situation » (Eisenstein, 1979, I: 230), c'est-à-dire un nouveau type de texte qui correspondait précisément à la nouvelle forme d'acquisition des œuvres : la lecture silencieuse par des lecteurs solitaires.³

Il a été dit à propos du dialogue philosophique au XVIII^e siècle que « ce qui, aujourd'hui, est devenu un concept pour désigner la relation à autrui [le dialogue], n'existe certainement pas au XVIII^e siècle » (Pujol, 2006, p. 721). Que penser alors de la présence du dialogue comme relation à autrui, comme approche de l'autre, au XVI^e siècle, dans l'œuvre de Montaigne ? Si l'on se rappelle que selon Montaigne « la parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui l'écoute » (III, 13 : « De l'expérience », p. 1136), on aurait tendance à croire à cette présence.

La lettre

Parmi les premières publications de Montaigne figure la lettre à son père sur la mort d'Étienne de La Boétie, publiée dans son édition des œuvres de l'ami défunt de 1572. Dans les *Essais*, Montaigne nous confie avoir découvert par le biais de ses amis son talent pour l'écriture des lettres, mais il pensait, après la mort de son ami, qu'un destinataire privilégié lui faisait défaut. Ainsi, dans « Considération sur Cicéron », Montaigne écrit en 1588 : « Sur ce sujet de lettres, je veux dire ce mot ; que c'est un ouvrage auquel mes amys tiennent, que je puis quelque chose » phrase à laquelle il ajoute postérieurement le suivant passage :

Et eusse prins plus volontiers ceste forme à publier mes verves, si j'eusse eu à qui parler. Il me falloit, comme je l'ay eu autrefois, un certain commerce qui m'attirast, qui me soustinst et souslevast. Car de negocier au vent, comme d'autres, je ne sçauroy que de songe : ny forger des vains noms à entretenir, en chose serieuse : ennemy juré de toute espece de falsification. J'eusse esté plus attentif, et plus seur, ayant une adresse forte et amie, que regardant les divers visages d'un peuple : Et suis deceu, s'il ne m'eust mieux succédé. (I, 39 : « Considération sur Cicéron », p. 256)

Etienne de la Boétie vivant, Montaigne aurait pu lui écrire des lettres et les faire publier, telles ces *Lettere familiari* que les Italiens publièrent à l'imitation de Pétrarque et des lettres familières de Cicéron. Son ami mort, Montaigne s'assigne à un autre genre plus incertain et plus expérimental.

Le genre du dialogue

Montaigne était — ou pour le moins aimait se présenter ainsi — un homme d'action. Il préférait *le faire au dire*, Sparte à Athènes. Dans le débat contemporain pour ou contre Cicéron comme idéal de l'éloquence, Montaigne prend le parti des « anti-cicéroniens ». Selon lui, les écrits de Cicéron sont trop absorbés par eux-mêmes, trop léchés et trop poseurs. Dans le chapitre sur les livres, Montaigne reproche à Cicéron de privilégier la forme au détriment du contenu et, ce faisant, il s'autorise également dans un ajout à l'exemplaire de Bordeaux, (sur lequel je reviendrai), une critique de Platon :

La licence du temps m'excusera elle de ceste sacrilege audace, d'estimer aussi trainans les dialogismes de Platon mesme, estouffans par trop sa matière? Et de pleindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et preparatoires, un homme, qui avoit tant de meilleures choses à dire? (II, 10: « Des livres », p. 435)

Ce ne sont pas là les seules considérations de Montaigne sur Platon et il peut se montrer bien plus positif dans son appréciation de Platon et du dialogue philosophique. Dans son essai sur les limites de la cognition humaine, « Apologie de Raymond Sebond », au cours d'une section consacrée à la position des philosophes de l'Antiquité vis-à-vis de la cognition, Montaigne aborde le genre du dialogue.

Platon me semble avoir aymé cette forme de philosopher par dialogues, à escient, pour loger plus decemment en diverses bouches la diversité et variation de ses propres fantasies. Diversement traicter les matieres est aussi bien les traicter que conformement, et mieux: à sçavoir plus copieusement et utilement » (II, 12: « Apologie de Raimond Sebond », p. 537).

Selon Montaigne, il existe différentes façons d'appréhender Platon, certains le perçoivent comme un dogmatique, d'autres comme un sceptique et d'autres encore comme les deux à la fois mais à différents moments, c'est pourquoi il a pu donner lieu à « dix écoles différentes » (Ibid.). Montaigne admire essentiellement le personnage principal des dialogues de Platon, Socrate, et sa façon de rechercher le savoir, de manière apparemment humble et par le biais de la conversation: « Le conducteur de ses dialogismes, Socrates, va tousjours demandant et esmouvant la dispute, jamais l'arrestant, jamais satisfaisant, et dict n'avoir autre science que la

science de s'opposer. (II, 12: « Apologie de Raimond Sebond », p. 536–537). Socrate ne donne pas de réponses et par conséquent dans les textes de Platon aucune doctrine n'est imposée au lecteur: « Aussi, à mon gré, jamais instruction ne fut titubante et rien asseverente, si la sienne ne l'est » (p. 537).

Montaigne compare alors sa propre pratique à celle de Platon. Dans le chapitre « De la vanité », il écrit après une petite digression :

Cette farcisserie est un peu hors de mon theme. Je m'èsgare, mais plustot par licence que par mesgarde. Mes fantasies se suyvent, mais par fois c'est de loing, et se regardent, mais d'une veue oblique. J'ay passé les yeux sur tel dialogue de Platon mi party d'une fantastique bigarrure, le devant à l'amour, tout le bas à la rhetorique. Ils ne creignent point ces nuances, et ont une merveilleuse grace à se laisser ainsi rouler au vent, ou à le sembler. (III, 9: « De la vanité », p. 1040)

Le dialogue de Platon auquel il est fait allusion, est Phèdre. Par « ils », Montaigne fait référence aux auteurs de l'Antiquité, parmi lesquels il admire entre autres Plutarque pour son style volage. Dans ce contexte Montaigne explique, en se référant également aux auteurs antiques, comment les titres de ses chapitres ne couvrent pas toujours le contenu, mais cela ne doit pas inciter le lecteur à penser que son écriture vagabonde traduit un manque de contenu :

C'est l'indiligent lecteur, qui perd mon subject; non pas moy. Il s'en trouvera toujours en un coing quelque mot, qui ne laisse pas d'estre bastant, quoy qu'il soit serré. Je vois au change, indiscrettement et tumultuairement: mon stile, et mon esprit, vont vagabondant de mesmes. (III, 9: « De la vanité », p. 1041)

Par bien des aspects, le style de Montaigne rappelle, et c'est aussi son opinion, le style des dialogues de Platon, par d'autres il évoque les errances et les méandres de la conversation humaine.

Conversation

Le dialogue de la Renaissance italienne est étroitement lié à l'art de la conversation tel qu'il fut pratiqué dans les nombreuses académies (Cf. Quondam 2007) et tel qu'il fut théorisé par Castiglione, Giovanni della Casa et Stefano Guazzo et plus tard dans le siècle par Montaigne. Il répète souvent à quel point il aime la conversation: « Le plus fructueux et naturel exercice de nostre esprit, c'est à mon gré la conference. J'en trouve l'usage plus doux, que d'aucune autre action de nostre vie » (III, 8: « De l'art de conférer », p. 966).

Montaigne a horreur de la conversation trop polie, apaisante et consensuelle, des platitudes et des conversations où l'une des parties recule en permanence par

admiration ou par flatterie. « Le parler que j'aime, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche; un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné comme véhément et brusque: (I, 25: « De l'institution des enfants », p. 178). Une conversation devrait être comme un assaut d'escrime et la vérité devrait être son enjeu. « Les mots doivent suivre la pensée. J'aime une société et familiarité forte et virile, une amitié qui se flatte en l'aspreté et vigueur de son commerce, comme l'amour, és morsures et es gratigneures sanglantes » (III, 8: « De l'Art de Conferer », p. 968).

Montaigne ne redoute pas d'être contredit ou corrigé, au contraire. D'une part, il apprécie cette mise à l'œuvre de son jugement et d'autre part il est habitué à l'introspection sans complaisance: « Mon imagination se contredit elle mesme si souvent et condamne, que ce m'est tout un qu'un autre le face: veu principalement que je ne donne à sa reprehension que l'autorité que je veux ». (III, 8: De l'art de conferer, p. 969).

Dans le chapitre sur les « trois commerces », Montaigne aborde sa propre ouverture de caractère: « Il y a des naturels particuliers, retirez et internes. Ma forme essentielle est propre à la communication et à la production: je suis tout au dehors et en evidence, nay à la société et à l'amitié. » (III, 3: « De trois commerces », p. 864). Les trois occupations favorites dont il est question sont le *commerce* avec les hommes, les femmes et les livres, présentés par ordre décroissant d'importance. Le rapport avec les hommes est placé au sommet de la hiérarchie car on peut atteindre le plus grand bonheur en conversant avec un ami très proche. Montaigne aime aussi la compagnie de femmes belles et honnêtes, mais elles occupent une place inférieure à celle du bonheur éprouvé à travers l'amitié avec un homme parce que ce dernier plaisir est spirituel, tandis que le premier est d'abord physique.

C'est aussi pour moy un doux commerce que celuy des belles et honnestes femmes: *Nam nos quoque oculos eruditos habemus*. Si l'âme n'y a pas tant à jouyr qu'au premier, les sens corporels, qui participent aussi plus à cettuy-cy, le rament à une proportion voisine de l'autre, quoy que, selon moy, non pas esgalle » (III, 3, « De trois commerces », p. 866).

Le troisième *commerce* est celui des livres. Il ne figure pas sur un pied d'égalité avec les deux premiers, il leur sert plutôt de substitut. Le *commerce* des livres présente cet avantage que les livres sont toujours à portée de main. Dans les deux premières formes d'interaction règne le hasard et nous ne sommes donc pas maître de nos rencontres. Le *commerce* avec le type d'hommes recherchés par Montaigne est rare et la joie d'être avec les femmes se fane avec l'âge. Les livres, eux, demeurent fidèles et facilement accessibles:

Cettuy-cy [le commerce des livres] costoye tout mon cours, et m'assiste par tout: il me console en la vieillesse et en la solitude: il me descharge du poix d'une oi-

siveté ennuyeuse : et me deffait à toute heure des compagnies qui me faschent : il emousse les pointures de la douleur, si elle n'est du tout extreme et maistresse : Pour me distraire d'une imagination importune, il n'est que de recourir aux livres, ils me destournent facilement à eux, et me la desrobent : Et si ne se mutinent point, pour voir que je ne les recherche, qu'au deffaut de ces autres commoditez, plus reelles, vives et naturelles : ils me reçoivent tousjours de mesme visage. (III, 3 : « De trois commerces », pp. 868–869)

Nous nous approchons ici de la conception que se fera Thorkelin au XX^e siècle des livres de Montaigne : les livres comme des amis, des conseillers et des consolateurs toujours présents. Comme l'a constaté Jean Balsamo (Balsamo, sous presse), l'idée que se fait Montaigne du temps passé avec les livres est très différente de celle rencontrée traditionnellement au début du XVI^e siècle. Dans la fameuse lettre de Machiavel à Francesco Vettori datée du 10 décembre 1513, Machiavel décrit ses conversations, le soir venu, avec les hommes de l'Antiquité :

Venuta la sera, mi ritorno in casa, et entro nel mio scrittoio: et in su l'uscio mi spoglio quella vesta cotidiana, piena di fango e di loto, e mi metto panni reali e curiali; e rivestito condecientemente entro nelle antique corti degli antiqui uomini, dove, da loro ricevuto amorevolmente, mi pasco di quel cibo, che solum è mio, e che io nacqui per lui; dove io non mi vergogno parlare con loro, e domandarli della ragione delle loro azioni; e quelli per loro umanità mi rispondono; e non sento per 4 ore di tempo alcuna noia, sdimentico ogni affanno, non temo la povertà, non mi sbigottisce la morte. (Machiavel 1513/1999 : 295–296)

Pour Machiavel les livres sont au-delà du quotidien, ils représentent une porte magique qui, comme l'armoire de Narnia de C.S. Lewis, le laisse entrer dans un autre monde. En revanche, pour Montaigne les livres représentent un reflet de la vie réelle, un substitut au commerce amical avec les hommes ou au commerce amoureux avec les femmes.

Selon ses dires, Montaigne utilise les livres pour former sa pensée et son jugement : « La lecture me sert specialement à esveiller par divers objects mon discours : à embesongner mon jugement, non ma memoyre » (III, 3 : « De trois commerces », p. 868). Dans le chapitre consacré à l'art de la conversation, il compare directement l'entretien avec la lecture :

L'estude des livres, c'est un mouvement languissant et foible qui n'eschauffe point : là où la conference apprend et exerce en un coup. Si je confere avec une ame forte et un roide jousteur, il me presse les flancs, me pique à gauche et à dextre, ses imaginations eslancent les miennes. La jalousie, la gloire, la contention me poussent et rehaussent au dessus de moy-mesmes. (III, 8, « De l'art de conférer », p. 967).

Néanmoins, les *Essais* de Montaigne se sont développés à partir de la lecture. En 1571, Michel Eyquem, désabusé, démissionne de sa charge de conseiller au Par-

lement de Bordeaux pour rentrer sur ses terres au château de Montaigne et plus précisément dans sa célèbre tour où il avait installé une bibliothèque et fait graver l'inscription latine disant qu' en l'an 1571 il se retira « dans le sein des doctes vierges ». Là, il se mit à lire les classiques en latin et en traduction française. Selon la thèse de Pierre Villey, les textes qui allaient devenir ses « essais », ont grandi lentement à partir de notes de marge et de *diverses leçons*. Dans son œuvre monumentale sur les sources et l'évolution des *Essais*, Villey soutient que les premiers « essais » sont plus impersonnels que les « essais » plus tardifs et qu'ils ressemblent davantage à ces *exempla* et recueils de leçons particulièrement à la mode à la Renaissance.

La thèse de Villey a été tempérée par Raymond C. La Charité, entre autres, mais on peut en effet constater que les premiers essais, dans la première édition (1580), sont souvent introduits par un exemple historique extrait des lectures de Montaigne puis dans les éditions ultérieures Montaigne ajoute des introductions et des élaborations plus personnelles.⁴

Montaigne décrit lui-même comment il s'appuie en grande partie sur d'autres textes. Dans le chapitre consacré à l'éducation des enfants, il dit que « Je n'ay dressé commerce avec aucun livre solide, sinon Plutarque et Seneque, ou je puyse comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. J'en attache quelque chose à ce papier, à moy, si peu que rien » (I, 25 : « De l'institution des enfants », p. 150). Les livres de la bibliothèque de Montaigne dont nous disposons, une copie du *De natura rerum* de Lucrèce par exemple, montrent clairement que Montaigne a effectivement travaillé très intensément sur certains ouvrages (Screech 1998, Legros 2007, p. 1854).

Au chapitre précédent, « Du pédantisme », Montaigne critique les enseignants, « nos pedantes », qui se comportent comme des oiseaux cherchant de la nourriture pour les oisillons et qui pour ce faire « vont pillotans la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs lèvres, pour la dégorger seulement, et mettre au vent » (I, 24, « Du pedantisme », p. 141). Dans une addition ultérieure à ce même endroit, il admet pourtant que cette description vaut aussi pour sa propre méthode : « Est-ce pas faire de mesme, ce que je fay en la plus part de cette composition ? Je m'en vay escorniffant par-cy par-là, des livres, les sentences qui me plaisent ; non pour les garder (car je n'ay point de gardoire) mais pour les transporter en cettuy-cy ; où, à vray dire, elles ne sont non plus miennes, qu'en leur premiere place » (I, 24, « Du pedantisme », p. 141). De cette manière, la construction de l'œuvre est consubstantielle à celle de Montaigne, il forme l'écrit autant qu'il en est formé. Son œuvre n'est pas une autobiographie suivant laborieusement un chemin tortueux afin de toujours mieux décrire Montaigne tel qu'il est en réalité, au contraire, dans l'expérience de Montaigne, telle qu'il nous la transmet, l'auteur et le livre s'accompagnent dans une évolution constante : « Me peignant pour autrui, je me suis

peint en moy, de couleurs plus nettes, que n'estoyent les miennes premieres. Je n'ay pas plus fait mon livre, que mon livre m'a fait. » (II, 18 : « Du desmentir », p. 703).

Les *Essais* de Montaigne comme dialogue

Comme l'œuvre de Proust, les *Essais* ont été créés au cours de longues années et leur genèse n'a été interrompue que par la mort de l'écrivain. Les *Essais* étaient une œuvre achevée à sa mort, mais si Montaigne avait vécu plus longtemps, l'œuvre aurait selon toute probabilité de nouveau changé de forme.

La première édition des *Essais* est parue en deux livres en 1580 chez Millanges à Bordeaux, après quoi Montaigne est parti pour son fameux voyage à travers la France, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie. À son retour, Montaigne a publié en 1582 une deuxième édition avec des ajouts mineurs, surtout des citations italiennes. Après deux réimpressions, une nouvelle édition des *Essais* paraît en 1588. Elle est présentée, sur la page de titre, comme la cinquième édition, avec de nombreux ajouts aux deux premiers livres et un troisième livre tout nouveau. À peine a-t-elle été publiée que Montaigne commence à corriger et à faire des ajouts au texte dans ses propres copies de l'édition de 1588. Pas seulement des notes de marge, mais aussi de réelles additions qui dans certains cas sont particulièrement longues.

Sur la page de titre du célèbre « exemplaire de Bordeaux », Montaigne corrige « cinquième édition » en « sixième édition » et donne un certain nombre de directives à l'imprimeur. Un autre exemplaire avec ce genre de corrections a été à la base de l'édition posthume publiée en 1595 par la « fille d'alliance » de Montaigne, Marie de Gournay, dès lors l'œuvre s'appelle — avec l'ajout de l'article défini — Les *Essais*. Cet article défini éloigne déjà quelque peu de l'idéal instable du texte et on se dirige lentement, tant vers un *classique* que vers un genre particulier. À ce titre, il faut noter que Montaigne n'appelait pas les chapitres des essais, mais précisément des *chapters*. L'essai est l'activité qui se déroule dans les textes, ce sont des coups d'essai, des exercices de son jugement (Cf. Blinkenberg 1950 : 13).

Arrêtons-nous un instant sur les deux dernières éditions : l'exemplaire de Bordeaux et l'édition de 1595. L'édition de 1595 était la version dans laquelle on pouvait lire Montaigne jusqu'au début du XX^e siècle. Par contre, le XX^e siècle a été hanté par l'exemplaire de Bordeaux et cet exemplaire constitue la base des éditions les plus importantes du XX^e siècle.⁵ Ainsi, M. Thorkelin a exprimé la *doxa* de son temps quand dans le texte cité ci-dessus il a constaté que l'exemplaire de Bordeaux « forme maintenant la base de toute édition sérieuse » (Thorkelin 1971). Au XX^e siècle s'est développée la convention de faire la distinction entre trois couches d'écriture distinctes indiquées par les lettres A) pour l'édition de 1580, B) pour l'édition de 1588 et C) pour les ajouts postérieurs à 1588.⁶

En raison du développement des études d'histoire du livre, ces dernières années ont assisté à une révolution dans les études sur Montaigne. En 2007, dans La Bibliothèque de la Pléiade paraissaient les *Essais* de Montaigne à partir de l'édition de 1595. Les éditeurs choisissaient alors de ne pas indiquer les trois couches différentes dans le texte principal. Pourquoi reprendre l'édition de 1595? On a découvert que Montaigne avait plusieurs exemplaires de l'édition 1588 dans lesquels il faisait des ajouts. Bien qu'à l'origine Montaigne ait voulu utiliser l'exemplaire de Bordeaux comme base pour une nouvelle édition, à un moment donné, probablement lorsque les ajouts ont été trop nombreux, il a laissé l'exemplaire de Bordeaux de côté et il a commencé à utiliser une seconde copie qui a formé la base de la nouvelle édition. C'est sur cette version, appelée copie d'auteur, qu'il a travaillé avec Marie de Gournay pendant l'été 1593 et où ils ont conjointement inscrit ses notes. Par la suite, Marie de Gournay a fabriqué une *copie d'imprimeur* plus facilement accessible pour l'imprimeur.⁷

Quoi qu'il en soit, l'œuvre a été créée par un seul écrivain à différents stades de son existence. L'auteur de la dernière strate a presque 60 ans, il a fait un long voyage à Rome, il a occupé la charge, comme son père, de maire de Bordeaux, il a fait office de messenger entre deux rois dont l'un, Henry III, fut le premier mort d'une série de régicides, et il a connu la peste à Bordeaux en 1586.

Montaigne décrit son troisième livre comme un prolongement des deux premiers (III, 9: « De la vanité, p. 1008) pourtant il se distingue nettement des deux autres, les essais étant plus longs et plus personnels. Alors qu'il y a 57 chapitres dans le premier livre, il n'y en a que 13 dans le troisième. Dans l'édition de 1588, Montaigne a ajouté un certain nombre d'*allongails* et quand la critique au siècle suivant — inspirée par le goût du classicisme — a stigmatisé le manque de clarté des *Essais*, c'est souvent en raison du style créé par les nombreuses couches. Le troisième livre a ceci de commun avec le second volume de *Don Quichotte* de Cervantes qu'il fait suite à un succès et doit donc se référer aux volumes qui ont déjà été publiés. Par conséquent, certains passages dans le troisième livre renvoient aux deux premiers livres, et dans la nouvelle version des deux premiers livres l'auteur a inclus des commentaires sur l'œuvre et sa réception et des passages préfigurant le troisième livre. Ainsi, dans ses considérations sur Cicéron, Montaigne insère quelques réflexions sur l'ennui qu'il éprouve à être complimenté pour sa langue et son style dans les *Essais* (I, 39: « Consideration sur Ciceron », p. 255).

Dès le départ, Montaigne avait souligné que ses pensées étaient souvent en conflit avec elles-mêmes. En outre, dans les textes, il y a souvent des contradictions entre les « auteurs » des différentes couches, c'est-à-dire *entre* Montaigne à différents âges. Ainsi dans le premier chapitre « Par divers moyens on arrive à pareille fin », Montaigne à travers une série d'exemples historiques montre comment des personnes diverses ont obtenu le même résultat — « amollir les cœurs

de ceux qu'on a offencez » — d'un côté par l'appel à la grâce et de l'autre par des « moyens tous contraires » c'est-à-dire par « la braverie, la constance, et la résolution » (I, 1 : « Par divers moyens on arrive à pareille fin », p. 31). Il énumère ensuite un certain nombre d'exemples de personnages historiques ayant obtenu la grâce du vainqueur, précisément par la résistance héroïque. Il termine ces réflexions par la phrase épigrammatique : « Certes c'est un subject merveilleusement vain, divers, et ondoyant, que l'homme » (p. 33), une conclusion qui résume bien une des idées fondamentales de l'œuvre (cf. Brown 1994). Il donne ensuite l'exemple d'un vainqueur épargnant une ville en raison de la bravoure d'un citoyen et un autre exemple où le même moyen n'a pas donné le même résultat. En 1588, Montaigne ajoute : « Et directement contre mes premiers exemples, le plus hardy des hommes et si gratieux aux vaincus Alexandre » (p. 33) et raconte un contre-exemple qui prouve le contraire de l'exemple introductif du chapitre.

Dans la première édition des *Essais*, Montaigne ouvre le chapitre intitulé « Couardise mere de la cruauté » avec la phrase « J'ay souvent ouy dire, que la couardise est mere de la cruauté » (II, 27 : « Couardise mere de la cruauté », p. 728). Dans l'édition de 1588 il ajoute : « Et si ay par experience apperceu, que ceste aigreur, et aspreté de courage malitieux et inhumain, s'accompaigne coustumierement de mollesse feminine : J'en ay veu des plus cruels, sujets à pleurer aisément, et pour des causes frivoles », p. 728). L'expérience a eu une place plus importante dans le troisième livre qui s'achève par l'excellent essai sur l'expérience.

En constante réécriture, Montaigne installe un réseau de correspondances dans le texte et en même temps il s'assure que l'œuvre n'exprime pas une leçon univoque qui puisse être systématisée. Les différentes couches d'ajouts éloignent les *Essais* de l'idéal de clarté qui allait bientôt l'emporter en France, et les rapprochent de l'idéal de « grotesque » formulé par Montaigne dès le début, dans son chapitre sur l'amitié (I, 27 : « De l'amitié », p. 189). Il souhaitait alors que ses textes fonctionnent comme des « grotesques » autour de l'œuvre d'Étienne de la Boétie. La figure du grotesque est plutôt dominée par le principe de l'association et la figure de la digression que par la logique de la représentation. Les différentes couches d'ajouts facilitent cette impression et confèrent au texte une allure arbitraire propre à la conversation, sentiment que l'on éprouve souvent en tant que lecteur.

L'ouvrage invite le lecteur à réfléchir, à confronter sa propre expérience avec les paroles de Montaigne. Il le fait, entre autres, à travers des questions au lecteur. Le lecteur n'est mentionné que deux fois en tant que « lecteur » (au début et à la fin de l'œuvre), mais il y a beaucoup de questions rhétoriques qui servent d'apostrophes au lecteur. Ainsi, à la fin du chapitre sur la conscience, Montaigne formule une série de questions sur la torture : « Que ne diroit on, que ne feroit on pour fuyr à si griefves douleurs ? » (II, 5 : « De la conscience », p. 387). Dans de nombreux cas,

il s'adresse directement au lecteur par un « vous », dans d'autres cas cette adresse vise à mettre une objection dans la bouche du lecteur : « Qu'importe-il, me direz vous, comment que ce soit, pourveu qu'on ne s'en donne point de peine ? » (I, 19 : « Que Philosopher, c'est apprendre a mourir », p. 87). De nombreuses citations sont introduites par l'impératif d'ouïr : « Oyez ».

Pour résumer, dans la construction du texte des *Essais*, il y a des discussions entre plusieurs versions de Montaigne à des âges différents, bien visibles sur l'Exemplaire de Bordeaux, qui, dans les éditions modernes, ont eu leur expression éditoriale avec les couches dites A, B et C. Souvent, Montaigne prend le rôle d'un interlocuteur qui contredit ce qu'il vient lui-même de dire. En même temps, il y a un dialogue entre Montaigne et les auteurs qu'il cite, auquel se surajoute un dialogue entre ces mêmes auteurs.

L'art de la citation

Comme le reste de son époque, foncièrement intertextuelle, Montaigne se sert de citations d'autres auteurs, principalement des auteurs classiques, latins et grecs, mais aussi des auteurs contemporains italiens et français. Parfois, il paraphrase les auteurs classiques, tantôt il les cite dans la traduction française mais le plus souvent il les laisse parler en tant que voix indépendantes dans le texte, sans indiquer le nom de l'auteur. Il met cependant les citations en caractères italiques, par opposition aux caractères romains de son propre texte.

Montaigne débute le chapitre « Que philosopher c'est apprendre à mourir » (I, 19) par une citation de Cicéron et le termine par une prosopopée sous la forme d'un long monologue de la Nature s'adressant à l'homme. Il s'agit en réalité d'une paraphrase du discours de la Nature à l'homme du *De natura rerum* de Lucrèce. Dans ce discours sur l'homme, Montaigne insère des extraits du *De natura rerum*, mais aussi des citations de Virgile, Sénèque et Manilius au milieu de ses propres phrases épigrammatiques qui sont elles-mêmes, parfois, des paraphrases de citations classiques. Il construit ainsi un texte à plusieurs voix orchestrées par l'auteur.

Dans le même chapitre, Montaigne explique comment il faut toujours être prêt à quitter le monde et ne pas avoir un trop grand nombre de fils à démêler : « Il faut estre toujours botté et prest à partir » (I, 19 : « Que philosopher c'est apprendre à mourir », p. 90). Il donne plusieurs exemples de personnes qui n'étaient pas « bottés » après lesquels viennent les citations correspondantes d'auteurs classiques :

L'un se plaint plus que de la mort, dequoy elle luy rompt le train d'une belle victoire : l'autre qu'il luy faut desloger avant qu'avoir marié sa fille, ou contrerolé l'institution de ses enfans : l'un pleint la compaignie de sa femme, l'autre de son

fil, comme commoditez principales de son estre. Je suis pour cette heure en tel estat, Dieu mercy, que je puis desloger quand il luy plaira, sans regret de chose quelconque: Je me desnoue par tout: mes adieux sont tantost prins de chascun, sauf de moy. Jamais homme ne se prepara à quitter le monde plus purement et pleinement, et ne s'en desprint plus universellement que je m'attens de faire. Les plus mortes morts sont les plus saines:

*Miser ô miser (aiunt), omnia ademit
Una dies infesta mihi tot praemia vitae.*

Et le bastisseur,

*Manent (dict-il) opera interrupta, minaeque
Murorum ingentes.*

(I, 19: « Que Philosopher, c'est apprendre a mourir », p. 90).

Ici encore, les écrivains classiques prennent la parole en tant que voix dans le texte. Ailleurs, des dictons sont répétés, comme s'ils étaient prononcés dans un dialogue:

Nous sommes de grands fols. Il a passé sa vie en oisiveté, disons-nous: je n'ay rien faict d'aujourd'huy. Quoy? avez-vous pas vescu? C'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre de vos occupations. Si on m'eust mis au propre des grands maniemens, j'eusse montré ce que je sçavoy faire. Avez vous sceu mediter et manier vostre vie? vous avez faict la plus grande besoigne de toutes. (III, 13: « De l'expérience », p. 1158).

Dans ce cas, les éditeurs choisissent normalement, après la constatation initiale de Montaigne « Nous sommes de grands fols », de séparer les voix par des guillemets et des tirets. Ces éléments graphiques ne figurent pas dans les éditions originales ni dans la nouvelle édition de la Pléiade, mais facilitent évidemment la lecture.

Dans le même chapitre, « De l'expérience », Montaigne présente dans le cadre d'un débat sur la préparation à la mort, sur plusieurs pages, le type de discours que son esprit tient à son imagination. Les deux versants de son âme sont personnifiés à un degré impressionnant après quoi Montaigne s'adresse directement au lecteur et lui demande, s'il aimerait avoir un exemple du discours de son esprit à son imagination, vient ensuite le discours de l'esprit. Tout cela se passe de la manière suivante:

Or je traicte mon imagination le plus doucement que je puis; et la deschargerois si je pouvois, de toute peine et contestation. Il la faut secourir, et flatter, et pipper qui peut. Mon esprit est propre à cet office. Il n'a point faute d'apparences par tout. S'il persuadoit, comme il presche, il me secourroit heureusement.

Vous en plaist-il un exemple? Il dict, que c'est pour mon mieux, que j'ay la gravele (III, 13: « De l'expérience », p. 1138)

Dans ce passage, les deux parties de l'âme de Montaigne ont eu le droit de prendre la parole et elles ont été personnifiées à un degré qui n'est pas sans rappeler le dialogue *I Capricci del Bottaio* par Giovan Battisti Gelli.⁸

Dans « Apologie de Raimond Sebond » — un « colloque pour voix sceptiques » comme il a été qualifié par Alain Legros (Legros 2004) — l'auteur laisse parler plusieurs écoles philosophiques opposées afin de mieux montrer la vanité de tout. Il résume l'opinion de vingt-neuf philosophes antiques sur la façon dont les dieux furent incarnés et qualifie de tintamarre le bruit de leurs nombreux points de vue : « Fiez vous à vostre philosophie; vantez vous d'avoir trouvé la feve au gasteau, à voir ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques! » (II, 12 : « Apologie de Raimond Sebond », p. 544).

Quelques pages plus tard, Montaigne explique pourquoi il trouve la déclaration de Socrate, « la seule chose que je sache, c'est que je ne sais rien », trop affirmative et comment il en est arrivé à la devise « Que sçay-je? », après quoi il se met de nouveau à paraphraser les affirmations de diverses écoles philosophiques, sans préciser ses sources et sans faire l'effort de les introduire. Elles ne sont pas citées dans la langue originale, comme Montaigne le fait d'habitude, mais en français, c'est-à-dire comme d'autres voix, qui apparaissent directement dans le texte.

Entre ces deux passages, Montaigne s'adresse à Platon avec la voix de la raison. La section commence par la phrase : « Il faudroit luy dire de la part de la raison humaine : Si les plaisirs que tu nous promets en l'autre vie sont de ceux que j'ay senti çà bas, cela n'a rien de commun avec l'infinité » (II, 12 : « Apologie de Raimond Sebond », pp. 546–547). Les propos tenus à Platon se poursuivent sur plusieurs pages, et d'autres sages, tels que saint Paul, sont impliqués dans l'argumentation. Les éditeurs et les traducteurs ajoutent normalement des guillemets avant et après le discours de la raison humaine à Platon, mais ils sont en désaccord sur l'endroit précis où s'achève le discours. Le discours se termine cependant là où ce n'est plus la raison humaine qui parle mais la raison humaine qui parle par la bouche d'Épicure : « Epicurus opposeroit-il pas cela à Platon avec grand apparence de l'humaine raison (...) » (p. 549). Épicure est autorisé à présenter un élément supplémentaire, après quoi Montaigne donne la parole à Plutarque. On pourrait imaginer présenter cette partie de l'Apologie sous la forme d'un dialogue philosophique :

PLATON : Les commoditez ou peines corporelles qui nous attendent encore apres la ruine et aneantissement de nos corps, sont accommodés au ressentiment que nous avons en cette vie,

MONTAIGNE : Si les plaisirs que tu nous promets en l'autre vie sont de ceux que j'ay senti çà bas, cela n'a rien de commun avec l'infinité.

PLATON : Ce sera la partie spirituelle de l'homme à qui il touchera de jouyr des recompenses de l'autre vie.

EPICURE : A ce compte, ce ne sera plus l'homme, ny nous, par consequent, à qui touchera cette jouissance.

PLUTARQUE : C'est plus grande presumption à ceux qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler et discourir des dieux et des demy-dieux que ce n'est à un homme ignorant de musique vouloir juger de ceux qui chantent.

MONTAIGNE : Rien du nostre ne se peut assortir ou rapporter, en quelque façon que ce soit, à la nature divine, qui ne la tache et marque d'autant d'imperfection.

A cet égard, l'auteur de l'œuvre la plus importante sur le genre du dialogue en Europe, Rudolf Hirzel, a précisément reproché à Montaigne de ne pas avoir écrit des dialogues au lieu d'écrire des essais peu clairs :

Ist doch der Essay auch vielfach nichts weiter als ein verkümmertes Gespräch und in manchem Essay Montaignes würden die mit einander ringenden, auf und abwogenden Gedanken sich deutlicher gegen einander abheben, wenn der Verfasser sie in die Form eines Dialogs gebracht hätte. (Hirzel 1895, I: pp.244–245)

Dans ce contexte Hirzel se focalise sur le genre qu'il traite, le dialogue, et semble presque déçu par le fait que Montaigne n'en fasse pas usage. Mais Montaigne n'a précisément pas voulu que les idées s'opposent clairement les unes aux autres, ce qui l'intéresse c'est de voir son jugement confronté avec divers points de vue et aux prises avec sa propre existence.

Les *Essais* de Montaigne ne sont pas monologiques. Dans les textes, il y a un dialogue constant entre les différentes parties de l'esprit de Montaigne ce qui, au premier plan, fait des textes un *Dialogue of One*, terme extrait, à juste titre, du poème « The Ecstasy » par John Donne (1572–1631) pour décrire le *Secretum* de Pétrarque (Jacobsen 2008). Il y a aussi, tout comme dans de nombreux textes de la Renaissance, un dialogue entre Montaigne l'écrivain et les auteurs qu'il cite et paraphrase, et un dialogue entre lui et des arguments tirés de la vie quotidienne qu'il inclut dans le texte. Enfin, il y a une intention dialogique dans les apostrophes au lecteur.

La forme très composée des *Essais* offre au lecteur la possibilité d'un dialogue avec le texte dans un processus qui peut rappeler le remplissage des lacunes loué par la théorie de la réception il y a quelques décennies. Entre les nombreuses opinions et les expériences présentées, il est facile de s'intégrer dans la lecture. Il existe de nombreux points communs entre Montaigne et Pascal, et Pascal trouve beaucoup d'éléments intéressants dans les *Essais* de Montaigne, mais comme il le souligne : « Ce n'est pas dans Montaigne mais dans moi que je trouve tout ce que j'y vois » (Pascal 1670/1904, L 689). Au siècle suivant, dans une lettre écrite pour la défense de Montaigne, Voltaire écrit que « Il appuie ses pensées de celles des grands hommes de l'antiquité ; il les juge ; il les combat ; il converse avec eux, avec son lecteur, avec lui-même ; toujours original » (Voltaire 1746, cf. Ford 2008 : 85).

Dialogique, Montaigne l'est donc de plusieurs manières. Il serait cependant faux de prétendre que les *Essais* de Montaigne soient de véritables dialogues ou que Montaigne ait voulu écrire des dialogues. Ses *Essais* se classent à mi-chemin entre les monologues et les dialogues. À propos des *Essais*, l'académicien Marc Fumaroli, spécialiste de l'éloquence, constate que « leur monologue est en réalité un incessant dialogue » (Marc Fumaroli, 2001a:21), tandis que dans un autre texte, publié la même année, il affirme que « l'essai, même lorsqu'il invoque le dialogue comme son horizon, est un monologue » (Fumaroli, 2001b:136). À notre avis, il a paradoxalement raison à deux reprises, les *Essais* de Montaigne sont des monologues à plusieurs voix.

Notes

1. Montaigne, *Les Essais*, III, 1: « De l'utile et de l'honeste », p. 829. Toutes les références aux *Essais* de Montaigne sont données à partir de l'édition de la Pléiade la plus récente (Montaigne 1595/2007), éditée par Jean Balsamo, Michel Magnien et Catherine Magnien-Simonin.
2. Artemon, qui avaient édité des *Lettres* d'Aristote, est cité dans le *De elocutione* (Du style), longtemps attribué à Démétrios de Phalère (4^e siècle avant JC), pour l'avis qu'« il faut rédiger de la même façon les lettres et le dialogue, la lettre étant en quelque sorte l'une des deux parties du dialogue ». (§ 223).
3. Paul Saenger a démontré que la lecture silencieuse, coexistant avec la lecture orale à l'Antiquité et devenue exceptionnelle au Moyen Âge, s'est étendue depuis le 11^e siècle à partir des cercles monastiques et qu'elle est devenue une pratique habituelle aux nobles et aux hommes de lettres au cours des 14^e et 15^e siècles. (Saenger 1997). En réponse, Eisenstein a constaté que l'imprimé n'a pas introduit la lecture silencieuse mais qu'il a avant tout renforcé le recours à celle-ci (Eisenstein, 2005, p. 102–103).
4. Au colloque « Les chapitres délaissés des *Essais* de Montaigne », le 9 avril 2010 à Paris, Catherine Magnien a donné un exemple parfait de ce procédé dans son analyse du chapitre le plus court des *Essais* de 1580, le chapitre I, 55 « Des senteurs ».
5. Dans un article fascinant, Antoine Compagnon montre comment le projet éducatif et philologique consistant à suivre le développement de « la pensée de Montaigne » date de l'historien de la littérature française Brunetière (Compagnon 1995).
6. Les éditeurs ne sont pas unanimes dans leur usage des sigles a), b), et c). L'un des traducteurs anglais, Screech, a résolu le problème en élargissant la gamme des sigles. Dans sa traduction de 1991, il utilise les sigles suivants: A (1580), A1 (1582), B (1588), C (Bordeaux), 95 (édition de 1595).
7. Voir Balsamo 2007. Desan nomme la copie d'imprimeur 'exemplar' (Desan 2002).
8. En 1546, dans *I Capricci del Bottaio* par Giovan Battisti Gelli (traduits en français en 1566 sous le titre *Discours fantastiques de Justin, tonnelier*) le tonnelier Giusto, qui un soir n'arrive pas

à dormir, est surpris par une voix qui se plaint de ne pas être laissée en paix. Giusto constate qu'il s'agit de sa propre âme, et les conversations entre Giusto et son âme sont notées par le fils de Giusto qui dort dans une chambre mitoyenne. Selon Villey, Montaigne « a connu ces dialogues » (Villey, 1908, p. 135) et la traduction française de l'œuvre a chance d'avoir figuré dans la bibliothèque de Montaigne (cf. le catalogue établi par Villey dans Montaigne, 1595/1965/2004, p. LXXIV).

Bibliographie

- Bailbé, J. & F. Durand, (1974), Andreas Blinkenberg: Montaigne (récension), in: *Bulletin de la société des amis de Montaigne*, 5^e série, n° 10–11, pp. 103–105.
- Bakhtine, M., (1970), *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Gallimard, Paris.
- Balsamo, J. (2004), Les *Essais* de Montaigne et leurs premiers lecteurs: exemplaires annotés (1580–1598), *Montaigne Studies*, 16, pp. 143–151.
- Balsamo, J. (2007): Le Destin éditorial des *Essais* (1580–1588), in: Montaigne: *Les Essais* (Bibliothèque de la Pléiade), Gallimard, Paris[éd. par Jean Balsamo et alii].
- Balsamo, J. (sous presse): La conversation dans la 'Librairie': Montaigne et quelques italiens, in: M. H. Andersen & A. Toftgaard (éds.): *Dialogue & conversation. Les lieux d'une sociabilité idéale de la Renaissance aux Lumières*, Olschki, Firenze.
- Bec, C. (1976): De Pétrarque à Machiavel: A propos d'un topos humaniste (Le dialogue lecteur/livre), *Rinascimento*, n.s. 16, pp. 3–17.
- Bénouis, M. K. (1976), *Le dialogue philosophique dans la littérature française du seizième siècle*, Mouton, The Hague/Paris.
- Blinkenberg, A. (1950): Quel sens Montaigne a-t-il voulu donner au mot *Essais* dans le titre de son Œuvre? in: *Mélanges de linguistique et de littérature romanes offerts à Mario Roques par ses amis, ses collègues et ses anciens élèves de France et de l'étranger*, vol. 1, Slatkine, Paris-Genève (Réimpression 1974).
- Blinkenberg, A. (1970): *Montaigne*, Gyldendal, København.
- Brousseau-Beuermann, C. (1989): *La Copie de Montaigne. Etude sur les citations dans les Essais*. Champion-Slatkine, Paris-Genève.
- Brown, F. S. (1994): « By Diverse Means We Arrive at the Same End »: Gateway to the *Essays*. In: Patrick Henry (éd.): *Approaches to Teaching Montaigne's Essays*. Modern Language Association of America, New York.
- Compagnon, A. (1995): Les repentirs de Fortunat Strowski, in: *The Journal of Medieval and Renaissance Studies*, 25, 3, pp. 345–361
- Cox, V. (1992): *The Renaissance dialogue. Literary dialogue in its social and political contexts, Castiglione to Galileo*. Cambridge University Press, Cambridge (Cambridge studies in Renaissance literature and culture, 2).
- Démétrios: *Du style*, éd. par Pierre Chiron, Les Belles Lettres, Paris, 1993.
- Desan, P. (2002): Histoire d'EB (Exemplaire de Bordeaux), in: *Essais de M. De Montaigne*. Reproduction en quadrichromie de l'exemplaire de Bordeaux, éd. par Philippe Desan. Schena Editore/Montaigne Studies, Fasano/Chicago.
- Desan, P. (éd.) (2004): *Dictionnaire de Montaigne*, Champion, Paris.
- Dal, E. (1957): Oberst Fr. Thorkelin og hans Grundtvigsamling, *Fund og Forskning*, 4, pp. 35–47.

- Eisenstein, E. L. (1979), *The Printing Press as an Agent of Change*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Eisenstein, E. L. (1983/2005), *The Printing Revolution in Early Modern Europe*, Cambridge University Press, Cambridge, 2^e éd. 2005.
- Ford, P. (2008), *The Montaigne Library of Gilbert de Botton at Cambridge University Library* Cambridge.
- Frame, D., (1982): Considerations on the Genesis of Montaigne's *Essais*. In: I.D. MacFarlane & I. Maclean (éds): *Montaigne. Essays in Memory of Richard Sayce*, Clarendon Press, Oxford.
- Friedrich, H. (1949): *Montaigne*, Francke, Bern.
- Fumaroli, M. (2001a): Préface, in: *Blaise Pascal: L'art de persuader précédé de L'Art de conférer de Montaigne*. Payot, Paris.
- Fumaroli, M. (2001b): Les *Essais* de Montaigne: l'éloquence du for intérieur, in: *La diplomatie de l'esprit: de Montaigne à La Fontaine*, Gallimard, Paris.
- Gelli, G. B. (1546/1978): *I capricci del Bottaio*, in: Pozzi: *Trattatisti del cinquecento*, Riccardo Ricciardi, Milano-Napoli.
- Godard, A. (2001): *Le dialogue à la Renaissance*. Puf, Paris.
- Grimal, P. (1981): Le Dialogue entre Sénèque et Montaigne, in: *Letterature comparate, problemi e metodo. Studi in onore di Ettore Paratore*, Pàtron, Bologna, 1981, pp. 1391–1397.
- Heitsch, D. & J.-F. Vallée (éds.) (2004): *Printed Voices: The Renaissance Culture of Dialogue*. University of Toronto Press, Toronto.
- Hirzel, R. (1895): *Der Dialog. Ein literaturhistorischer Versuch*. Leipzig: S. Hirzel.
- Jacobsen, E. (2008): Indledning, in: *Venskabets pris. Francesco Petrarca's breve i udvalg*, Museum Tusulanum Press, København.
- Jones, R. F. (1977): On the Dialogic Impulse in the Genesis of Montaigne's *Essais*. In: *Renaissance Quarterly*, 30, 2, pp. 172–180.
- Kushner, E. (2004): *Le dialogue à la Renaissance. Histoire et poétique*, Droz, Genève (Cahiers d'humanisme et Renaissance).
- La Charité, R. C. (1971): Montaigne's Early Personal Essays, *Romanic Review*, 62, 1.
- Legros, A. (2004): Colloque pour voix sceptiques et parole(s) divine(s) entre librairie et apologie, in: M.-L. Demonet et A. Legros (éds.): *L'écriture du scepticisme chez Montaigne. Actes des journées d'étude*. Droz, Genève.
- Legros, A. (2007): Notes de lecture. Notice. In Montaigne (1595/2007).
- Machiavelli, N. (1513/1999): Lettre à Francesco Vettori, Florence, le 10 Décembre 1513, in *Opere*, éd. C. Vivanti, Einaudi, Turin, vol. 2, pp. 294–297.
- Marsh, D. (1980): *The Quattrocento dialogue. Classical tradition and humanist innovation*, Harvard University Press, Cambridge (Harvard studies in comparative literature 35).
- Metschies, M. (1997): *La citation et l'art de citer dans les Essais de Montaigne*, traduit de l'allemand par J. Brody, Champion, Paris (Etudes montaignistes, 29).
- Montaigne, M. de (1595/1965/2004). *Les Essais*. Édition Villey-Saulnier, Puf (Quadrige), Paris.
- Montaigne, M. de (1595/2007): *Les Essais*, éd. par J. Balsamo, M. Magnien et C. Magnien-Simonin, Gallimard, Paris (Bibliothèque de la Pléiade, 14).
- Pascal, B. (1670/1904): *Pensées* in: *Œuvres*, Hachette, Paris, vol. 12–14 [éd. par Léon Brunschvicg].
- Pujol, S., (2006): La prose d'idées, l'essai et le dialogue philosophique, in: M. Prigent (éd.), *Histoire de la France littéraire*, vol. 2 (éd. par J.-C. Darmon et M. Delon), Puf, Paris, pp. 701–731.
- Quondam, A. (2007): *La conversazione: un modello italiano*, Donzelli, Roma.

- Rasmussen, B. (1993) : Montaigne blev hendes ven, in : *Berlingske Tidende*, 3.1.1993.
- Rigolot, F., (2004) : Problematizing Renaissance Exemplarity : The Inward Turn from Petrarch to Montaigne, in Heitsch & Vallée (éds.) (2004).
- Rousset, J. (1965) : Monologue et soliloque. In : F. Schalk (éd.) : *Ideen und Formen. Festschrift für Hugo Friedrich zum 24.XII.1964*, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main.
- Saenger, P., (1997), « Lire aux derniers siècles du Moyen Age », in *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, G. Cavallo et R. Chartier (éds.), Paris, Seuil.
- Screech, M. A. (1998) : *Montaigne's annotated copy of Lucretius : a transcription and study of the manuscript, notes and pen-marks*, Droz, Genève (Travaux d'humanisme et Renaissance, 325).
- Schon, P. M. (1954) : *Vorformen des Essays in Antike und Humanismus : ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte der Essays von Montaigne*, Franz Steiner, Wiesbaden.
- Shapiro, J. (2006) : *1599. A Year in the Life of William Shakespeare*, Faber & Faber, London.
- Thorkelin, F. (1971) : 1588. Montaignes *Essais*, in : *Bogvennen*, 1971, pp.123–124 [traduction française parue dans le *Bulletin des Amis de Montaigne*, 5^e série, n° 10–11 (avril-décembre 1974), pp. 109–110.
- Villey, P. (1908) : *Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, Hachette, Paris.
- Voltaire, F. M. A. de (1746) : Lettre à Louis-Elisabeth de la Vergne, Comte de Tressan, 21. august 1746, in : Voltaire : *Correspondance*, Gallimard, Paris, 1975–1981, vol. 2 : Janvier 1739-décembre 1748, 1977 (Bibliothèque de la Pléiade) [éd. par T. Besterman].

Adresse de l'auteur

Anders Toftgaard
 Research librarian
 The Royal Library
 Manuscript Department or Department of Rare Books
 Box 2149
 1016 Copenhagen K
 Denmark
 atof@kb.dk